

Interview pour *Libération* autour de *Les Petits Dieux* (2002)

Sandrine Willems

- Comment j'en suis venue à l'écriture, et à ces textes :

L'écriture découle pour moi, en droite ligne, de mes expériences théâtrales (surtout d'interprétation) et cinématographiques (d'écriture et de réalisation.) Ecrire n'est en effet possible pour moi qu'en me mettant dans la peau d'un personnage, qu'inversement je nourris de mes propres émotions. Le monologue devient donc une sorte de dialogue secret, et écrire revient à jouer, au sens le plus fort, c'est-à-dire à vivre. Souvent je m'aperçois d'étranges identifications à mes personnages, qui m'imposent leurs périodes sombres ou leurs joies. C'est encore plus évident lorsqu'il s'agit de personnages qui ont réellement existé, et je me plais alors à l'illusion de les « ressusciter », comme un Michelet rêvait de rendre vie aux morts. Les biographies sont toujours un aliment de premier ordre pour ceux qui, comme moi, ont beaucoup moins d'imagination que de capacité à ressentir. Mais même quand il s'agit de personnages mythiques, je finis par croire à leur existence réelle – les fantômes créés par l'esprit rejoignant ceux qui resteraient des morts...

Ainsi la solitude extrême qu'exige l'écriture, que je pratique chaque jour, pendant plus ou moins sept heures, se peuple-t-elle de "doubles", dont j'ai l'impression, finalement, qu'ils écrivent à ma place, mon rôle se bornant à prendre note de ce qu'ils me dictent. Voilà pourquoi la voix, une certaine oralité, est essentielle dans ce que je fais. J'ai besoin d'entendre ce qui s'écrit, et suis de plus en plus sensible à ce qui rapproche la langue de la musique, les phrases de vers... Souvent je compte les pieds, sans même m'en rendre compte, et généralement, quand ça "ne tombe pas juste", c'est que le nombre est impair...

En ce qui concerne « Les petits dieux », ce projet est né du désir, qui m'habitait depuis longtemps, de rendre hommage aux animaux à qui me lie une profonde empathie. J'ai moi-même un chien, qui m'a « ouvert un monde ». Un être qui vit constamment à vos côtés, tout en éprouvant les choses très différemment de vous, constitue un abîme d'interrogations, de

perplexités, et d'émerveillements. Un animal, c'est vraiment « le même et l'autre ». C'est en lisant « Le Silence des bêtes » d'Elisabeth de Fontenay que j'ai pris conscience du rapport existant entre mon « passé philosophique » (un doctorat) et mon amour pour les « bêtes ». Cela dit, c'est évidemment l'aspect affectif qui domine dans la relation avec les animaux. Ainsi, le déclencheur des petits dieux a été, « bêtement », la visite du zoo de Vienne, plus ou moins telle que je la raconte dans « L'Homme et les Loups ». Le zoo était enneigé, les animaux des pays chauds avaient l'air frigorifié, et moi je me sentais aussi exilée qu'eux. Soudain un singe m'a regardée, et nous nous sommes longuement dévisagés... J'avais l'impression qu'il se demandait pourquoi c'était lui, plutôt que moi, qui se trouvait de l'autre côté des barreaux... Comme je le savais encore moins, des larmes me sont montées aux yeux, et en coulant ont donné onze petits livres... Ces livres, comme moi, viennent d'un singe...

- **Le titre « Les petits dieux, histoires d'hommes et de bêtes » :**

Comme je l'expliquerai en appendice du coffret qui réunira les onze volumes (dans « Balthazar et moi », Balthazar étant évidemment mon chien), je dis « bêtes » comme Foucault dit « fous ». L'humain – particulièrement l'Occidental – traitant d'imbécile tout ce qui n'entre pas dans ses catégories rationalisantes, les animaux (comme autrefois les psychotiques) sont considérés comme des sous-humains. Que le politiquement correct ne s'empare pas de ce propos pour m'accuser de mettre sur le même plan animaux et psychotiques... Les animaux, quoique parfois dans une troublante proximité, sont séparés de l'homme par une différence aussi infranchissable qu'indiscernable (en ce qui concerne les grands singes). C'est en cela qu'ils ressemblent à « Dieu », ou à toute transcendance qu'on voudrait enfermer dans ce nom. Peut-être les animaux sont-ils sur terre comme la trace du sacré, tout proche et très lointain. Ce n'est pas pour rien qu'on sacrifiait aux dieux des animaux, et que tant de dieux ont figures d'animaux. J'ai parfois l'impression que mon chien me regarde bien comme « Celui qui sonde les reins et les cœurs »...

- **Romans ou nouvelles :**

Ces onze textes sont réellement des romans-miniatures, et non de longues nouvelles, en ce qu'ils évoquent le plus souvent la vie entière du personnage traité, alors que la nouvelle, dans sa définition classique, part d'un fait relativement ponctuel. Mes propres textes ont une temporalité bizarre : condensant parfois quelques années en quelques lignes, ils peuvent

par contre méditer pendant des pages sur un instant. Sans oser me comparer à un tel auteur, c'est un peu ce que fait Proust, en gigantesque, dans la « Recherche ». Mais la vie ne fait-elle pas pareil, lorsqu'elle mêle des moments d'action, qui passent très vite, et de périodes de contemplation, qui se situent comme hors du temps ?

- **Pourquoi ce choix de personnages, comment est-il venu :**

Ce qui d'emblée a été clair dans le projet, c'est qu'il constituerait une série de « variations » sur le même thème, presque au sens musical du mot. Certains couples homme-bête, me sont venus directement, comme faisant déjà partie de mon monde (par exemple Abraham, Artémis, Nietzsche). D'autres sont apparus plus accidentellement (comme Chardin, sous le choc de la grande exposition à Paris), ou au fil de lectures (ainsi, je savais qu'il y aurait un saint, mais ce sont des récits qui m'ont fixée sur Jérôme).

- **Narrations et contraintes différentes d'un texte à l'autre :**

Ce qui différencie essentiellement ces textes l'un de l'autre est la voix, le ton. La dame à la licorne, princesse du XVIème siècle, ne s'exprime évidemment pas comme Franju, cinéaste du XXème. Cela étant, il est étonnant de constater que certains lecteurs sont davantage frappés par cette singularité de chaque texte, et d'autres au contraire par un effet de langue qu'ils auraient en commun. Au sujet de ce « fond commun », un critique belge a parlé de « basse continue », et je trouve l'expression fort juste. Chaque personnage aurait son timbre propre, et moi je serais l'instrument les accompagnant, discrètement, avec amour, ne visant qu'à mettre en valeur leur voix.

Quant aux structures, ce sont les sujets qui me les imposent. Ainsi Borges, prenant une dernière fois la plume, quinze jours avant de mourir, me conduisit-il au journal, tandis que Chardin parle comme il peint, en une espèce de méditation sur le quotidien, ou que la Dame à la licorne, entourée de poètes de Cour, s'adonne à une sorte de poésie lyrique.

- **Pourquoi la littérature, et ce genre de littérature, plutôt que l'essai :** je ne peux répondre, significativement, que par une histoire, la mienne cette fois : Si la lecture (de romans et de poésie) et l'écriture (d'un journal, de lettres très « lyriques ») ont été mon tout premier accès, vers dix-onze ans, à cette chose indéfinissable qu'on appelle « l'art », très vite la « littérature » est devenue pour moi aussi mythique qu'inaccessible : à découvrir Proust, ou Rilke, on ne peut que se sentir écrasé, avec l'impression de n'avoir soi-même rien à dire... Bref, le théâtre (abordé en

tant que comédienne) a très vite pris le relais de ce qui avant passait pour moi par l'écriture. Après quoi, ayant renoncé au jeu suite à un échec (ma non-admission au Conservatoire de Paris), je n'ai commencé des études de philosophie que par dépit... Non que la philosophie n'ait été cruciale pour moi, mais dans ce carcan universitaire je ne me sentais absolument pas à ma place, et horriblement frustrée. L'écriture « philosophique » (de mon mémoire, de ma thèse de doctorat) a donc correspondu pour moi à une sorte de stérilité suprême : non seulement ce style académique ne me convenait pas (les sujets mêmes, Bernard de Clairvaux puis Bataille, me tirant vers autre chose), mais en plus il m'empêchait d'écrire quoi que ce soit sur un autre mode. Pour me remettre à une écriture « personnelle », il m'a donc fallu, littéralement, réapprendre à parler, à travers cette écriture « neutre », relativement sèche, du scénario. Mes premières tentatives étant assez désincarnées, ce sont, à ce stade déjà, les personnages qui m'ont sauvée. Lorsqu'eux se sont mis à parler pour moi, la sève est revenue... Et pour me risquer, des années plus tard, à un « vrai texte », il me fallut lire « L'Idiot de la famille », et via Sartre découvrir à quel point Flaubert, au départ, était « nul ». Si de ce rien il était possible, dans certains cas, d'arriver, par le travail, à *l'Education sentimentale*, je pouvais toujours essayer... L'ironie de l'histoire est donc que ce soit un philosophe, indirectement, qui m'ait « autorisée » à risquer un roman (encore non publié)... D'ailleurs, pendant mes études de philosophie elles-mêmes, les incitations à sortir de la théorie ne manquaient pas, du lyrisme de Nietzsche aux réflexions heideggeriennes sur le poème. Ce qui est sûr, c'est que j'ai tout de suite adhéré à l'idée nietzschéenne, selon laquelle, puisque le « Vrai » est inaccessible, il faut s'en remettre à la fiction, et au « Beau ». Ma question, aujourd'hui, étant de savoir si le Beau peut « faire le bien »... Tant pis si c'est naïf, c'est en tout cas, pour moi, fondamental : écrire peut-il être un « acte d'amour » ? Si, en tant que lectrice je goûte certains livres dits « difficiles » ou érudits, je ne voudrais pas, moi-même, écrire pour un ghetto de lettrés. En un sens, oui, je voudrais « tout » : toucher l'inculte comme le lettré, ne renoncer ni à l'émotion, ni à l'esprit, ni à l'intellect. C'est d'ailleurs ce qu'ont réussi bon nombre d'écrivains – pour n'en citer que deux de ceux qui me sont familiers, Dostoïevski ou Claudel.

Quant à « l'esthétique » à laquelle j'aspirerais, elle aussi serait une sorte de « synthèse » entre le narratif et le poétique. Ce que je cherche allierait le

personnage, et le lyrique, le musical. Bref, je ne peux envisager un roman purement « objectif », ou « descriptif ». En un sens, je cherche un peu le contraire du Nouveau Roman - tout en reconnaissant la valeur du « décapage » que le Nouveau Roman a opéré sur une certaine littérature. « La marquise sortit à cinq heures », effectivement, non ; mais l'incarnation et le cœur, oui.